



ILLUSTRATION: LAURE MARCHAND



Bienvenue au bureau de gestion

# LA MACHINE À CRÉER SON EMPLOI

*Etudiants, chômeurs ou cadres désabusés, ils sont de plus en plus nombreux à vouloir créer leur entreprise, beaucoup moins nombreux à passer à l'acte. Depuis 1979, BGE, un réseau aussi discret qu'efficace, aide les nouveaux entrepreneurs. N'hésitez pas à monter dans le bus*

✎ LAURE MARCHAND ✉ JEAN-YVES LACÔTE

# G

aré au-dessous de la station du métro aérien Barbès, un camion blanc, portes ouvertes et auvent déployé, accueille des passants. Un homme passe une tête et s'enquiert prudemment : « Euh, c'est ici pour les seringues et le test ? » Non, il ne s'agit pas d'une consultation médicale d'aide aux toxicomanes, comme on pourrait s'attendre à en trouver dans ce coin déshérité de Paris. Le « bus de la création d'entreprise », comme il est écrit sur le flanc du véhicule, est un stand itinérant de promotion de l'entrepreneuriat mis en place par BGE. Un vendeur à la sauvette de chaussures de sport qui « aimerai[t] bien régulariser [s]on activité » redescend de la camionnette visiblement satisfait des conseils reçus. « L'esprit d'entreprise se trouve partout, dans les zones rurales ou les quartiers difficiles, s'enthousiasme Grégory Sagez, président de ce réseau associatif dont les 504 points d'accueil, le millier de salariés et les 750 bénévoles maillent l'ensemble du territoire français. Il y a un changement de



Jean-François Génasi, 58 ans

## Un cordonnier à vélo

Jean-François Génasi est un senior heureux. Il se rend à vélo à sa cordonnerie, ouverte en 2014 à Bondues, dans la banlieue lilloise. Les 60 000 kilomètres que cet ancien cadre commercial de Renault avalait chaque année en voiture ne sont plus qu'un mauvais souvenir. Début 2012, alors que le burn-out guette, il est remercié après vingt-six ans de bons et loyaux services. « A 55 ans, ce licenciement était dramatique, mes chances de retrouver un boulot étaient quasi nulles. » Sa femme lui dit : « N'est-ce pas le moment de faire ce dont tu rêvais ? » C'est le déclic. Il a toujours voulu être cordonnier. Il pousse la porte du BGE de Lille. « Les rendez-vous avec mon référent m'ont sacrément aidé à tenir mon cap. C'est un peu comme si j'avais eu des copies à rendre. » En six mois, le dossier est bâti. « J'ai aussi obtenu des prêts très rapidement, la présence du BGE rassure. » Une formation d'un an chez un artisan cordonnier parachève sa reconversion. En devenant son propre patron, Jean-François Génasi a renoncé aux avantages que confère une grande entreprise, « voiture de fonction, intéressement, CE... ». En échange, il n'a plus de « réunions qui ne servent à rien ». « J'ai choisi la cordonnerie par passion, ce métier est doté d'un capital sympathie, la reconnaissance est quotidienne. » Son conseiller BGE passe tous les deux mois pour s'assurer que sa petite entreprise fonctionne. Volkswagen l'a appelé pour lui proposer un poste. Le quinquagénaire a dit non. Il a un autre plan pour sa retraite : « Une cordonnerie en Corse serait-elle viable ? »

*mentalité, la génération Y voit l'entrepreneuriat comme une possibilité d'épanouissement. »*

Chômeurs, salariés déprimés par un boulot monotone, si l'envie de monter une société vous titille, ne partez pas en courant en lisant le nom – peu engageant, il faut bien le reconnaître – de BGE, ne soyez pas non plus soupçonneux face à sa faible notoriété auprès du grand public. Celle-ci est inversement proportionnelle à ses résultats : en 2014, le BGE a accompagné la création de 17 100 entreprises, qui ont généré 28 600 emplois. Une action à rebours de la morosité qui plombe le moral français.

A la fondation, en 1979, par un entrepreneur du nord de la France, Henri Le Marois, des Boutiques de Gestion (la première appellation), l'idée était déjà de lutter contre le chômage de masse arrivé dans la foulée des chocs pétroliers. Le problème est toujours là, et les acteurs économiques locaux sont devenus familiers de cette structure, essentiellement financée par des fonds publics. « Face à une société en plein bouleversement, la création d'emplois passe évidemment par celles des petites entreprises », diagnostique Jean-Luc Vergne, ancien DRH de Sanofi et PSA, aujourd'hui « personnalité qualifiée » au conseil d'administration de BGE. Comme le montre le rapport de l'Organisation internationale du Travail publié en mai, le salariat est un modèle en voie de raréfaction.

Les jeunes qui ne parviennent pas à s'insérer sur le marché du travail, les plus vieux qui en sont éjectés se mettent de plus en plus à leur compte... Entre 2001 et 2013, les porteurs de projet de plus de 50 ans soutenus par le BGE sont passés de 12% à 17%. Les moins de 30 ans constituaient 20% des dossiers en 2007, 26% aujourd'hui. « Trois ans après le démarrage, le taux de pérennité des entreprises est de 74% [il est de 66% au niveau national, NDLR], 81% pour celles hébergées dans nos couveuses, déclare Grégory Sagez. Le système marche de la même manière chez tout le monde. » Comprendre : chez les bac+6 comme chez ceux qui n'ont pas dépassé la classe de troisième, ou encore chez les valides comme chez les handicapés. « Notre expérience nous a permis de modéliser les trois facteurs clés de la réussite : la préparation individualisée, l'équipement et le financement au démarrage, le réseau. » Des outils interactifs ont été mis en place, comme NotrePetiteEntreprise.com, plateforme de financement participatif en partenariat avec MyMajorCompany, un bureau virtuel d'aide au développement, un logiciel ludique pour tester ses idées, même les plus folles (en apparence)... « Le réseau BGE est une entité unique, très vivante », résume Olivier Basso, professeur associé au Conservatoire national des Arts et Métiers et spécialiste de stratégie entrepreneuriale. A Nanterre, Beauvais, Saumur, Lille ou Paris, des (futurs) patrons témoignent. Avec enthousiasme.

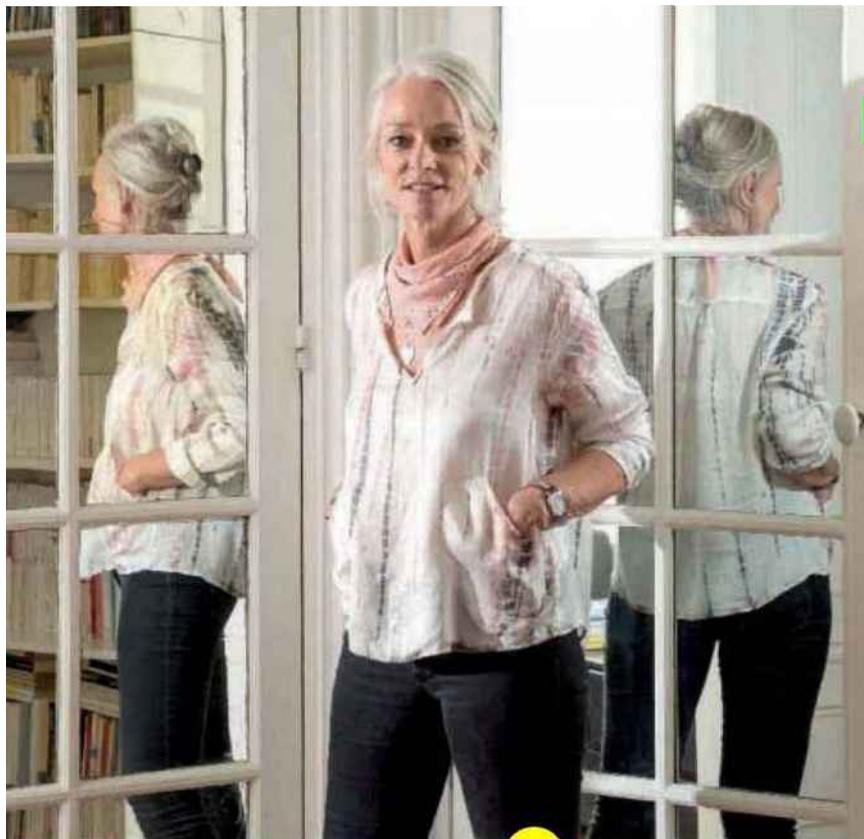
**Mélanie Cataldo, 33 ans**

## **Du Fouquet's à la solidarité**

Soirées au Fouquet's, Bal des Débutantes... Dans une autre vie, Mélanie Cataldo travaillait dans l'événementiel de luxe, jusqu'à ce qu'elle se demande « *quel sens avait [s]on travail* ». Cette diplômée de l'école de cuisine Ferrandi a trouvé la réponse en montant Planète Sésame 92. Installé à Nanterre, ce « *traiteur solidaire, bio et compensé carbone* » est une entreprise de réinsertion. Vinci, Capgemini ou HSBC font appel à ses services. Des sénateurs comme des employés des entreprises environnantes se régalaient de ses plats qui privilégient les « cuisines du monde ». Mélanie Cataldo a démarré en 2008 avec un *food truck* – une idée qu'elle a eue en voyant la baraque à frites dans le film « Bienvenue chez les Ch'tis » –

dans le quartier d'affaires de la Défense. La société, intégrée au Réseau Cocagne, compte désormais onze salariés et affiche un chiffre d'affaires de 750 000 euros, en forte hausse l'an dernier. « *Ce travail a changé ma vie, j'ai la richesse du cœur* », s'émeut la jeune femme de 33 ans. Cette militante du partage trouve des idées comme elle respire. Une application permettant de commander son repas pour se faire livrer à un point relais de son choix sera disponible d'ici à la fin du mois de juin. Mélanie Cataldo « *rêve d'installer des Planète Sésame partout en France* ». Son conseiller BGE passe d'ailleurs à la fin de la journée pour l'« *aider à faire son budget prévisionnel sur trois ans* ».



**Cécile Filippi, 50 ans**

## Mon beau miroir high-tech

Cécile Filippi est une entrepreneuse aguerrie. Publicis est en train de racheter sa société de stratégie numérique pour les hôtels et les marques haut de gamme, cotée sur Alternext. « *Je ne m'imagine pas sans créer, j'ai pris goût à porter un projet* », raconte cette quinquagénaire stylée. Elle sait qu'elle tient un concept « *révolutionnaire* ». Il s'agit d'un miroir connecté pour organiser son dressing, faire des essayages virtuels, être en lien avec les marques, présent sur les réseaux sociaux... « *Malgré mon expérience, je sentais que je ne pouvais aller seule sur un projet de cette envergure avec une grande partie d'innovation technologique et j'avais besoin d'un million d'euros pour démarrer.* » Cette juriste de formation a intégré la couveuse innovation de BGE à Paris en janvier et est déjà en train d'en sortir. « *Je voulais aller vite et cela a été bien compris. L'accompagnement a été d'un niveau très élevé ! J'ai eu l'aide adéquate pour trouver les ingénieurs chargés du prototype, les renseignements pour la levée de fonds...* » Mais attention : les conseillers ne font pas le travail à votre place, précise Cécile Filippi. A bon entendeur...

**Yoro Sy, 22 ans**

## Le Sénégal dans l'assiette

Les menus sont prêts, mais top-secret. Tout juste devine-t-on qu'il y aura des pastels, ces beignets typiques du Sénégal. « *N'ayez pas peur, toutes les recettes ont été dosées en épices* », sourit Yoro Sy, 22 ans. Le futur chef d'entreprise espère ouvrir son fast-food sénégalais à Beauvais, après l'été. Il fait partie de la première promotion de l'Ecole des Jeunes Entrepreneurs créée par le réseau BGE de Picardie. Comme ses 29 camarades, Yoro répondait à deux critères : être issu d'un quartier défavorisé et animé par un fort désir d'entreprendre. Depuis six mois, il bénéficie d'un encadrement personnalisé : « *Cela m'a permis de faire évoluer mon idée car au départ je pensais à un restaurant traditionnel.* » Le projet prend forme. Yoro achève un stage dans un fast-food, a déjà rédigé son business plan et décroché des prêts à taux zéro. Cette aventure, pleine de promesses, « *[lui] permet de toucher du doigt [s]on rêve* », à l'opposé des deux ans de galère qui ont suivi son BTS assistant commercial : le chômage, de maigres journées de manutention en intérim. « *Le réseau BGE m'a redonné confiance* », résume-t-il. Il pense à ses amis qui ont « *des activités illicites* » : « *Ils ont de réelles compétences et, s'ils avaient la possibilité de les utiliser ailleurs, ils pourraient faire mieux que de nombreux entrepreneurs.* »





Cécile Cagniant, 36 ans

## Reconversion animale

Dire que ses parents « n'ont pas sauté de joie » lorsque Cécile Cagniant leur a annoncé son projet est un euphémisme. Abandonner un CDI pour monter une pension pour animaux ? Quelle folie ! « Dans ma famille, il n'y a aucun entrepreneur, que des salariés, on reste bien au chaud. » Après un DEA en éthologie sans débouchés, la jeune femme devient programmeuse en informatique. Le métier « était très bien rémunéré mais ne [lui] plaisait pas du tout ». En 2011, Cécile plaque son travail en région parisienne et ses deux heures quotidiennes de transport en commun. Et en 2013, elle ouvre Animauberge, en pleine campagne, à 30 kilomètres de Saumur. Deux ans plus tard, l'entrepreneuse de 36 ans rentre dans ses frais mais ne se verse pas encore de salaire. La pension n'est pas tout à fait terminée. Les chiens peuvent se défouler sur les 8 000 mètres carrés de terrain, les chats ont déjà leur gîte. « Bien sûr, je suis un peu inquiète, mais je sais que je dois être patiente. » Regrette-t-elle sa vie d'avant ? « Non, je suis fière de m'être lancée. Je n'aurais jamais pensé en être capable. »



Franck Sodoyer, 44 ans

## Ma grande entreprise

« Comme la majorité des patrons », Franck Sodoyer « voyage en seconde classe » et « ne prend pas ses cinq semaines de vacances ». Il aime aussi passionnément sa société, florissante. Il dirige Tout à Dom Services, un réseau de 37 agences franchisées de services à domicile réparties dans toute la France et qui compte près de 1 500 salariés, « tous en CDI », souligne-t-il. Pourtant,

lorsqu'il s'est lancé dans l'entrepreneuriat, en 1998, un DEA de sociologie en poche, c'est parce qu'il ne trouvait pas de travail. « Mon père avait un poste dans les ressources humaines à Saint-Gobain, je pensais donc naturellement aux entreprises françaises avec une grande notoriété, se souvient-il. Le système scolaire formate à la recherche d'emploi, n'aborde pas la possibilité d'en créer un. » A la sortie de la fac, six mois de candidatures spontanées infructueuses lui font comprendre que « l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même ». « Mon projet social était clair, mais le présenter en chiffres, pour moi, c'était du chinois, explique Franck Sodoyer. Le BGE m'a permis de le traduire en langage économique. » Ce patron confirmé vient de rejoindre le conseil d'administration du BGE en tant que « personnalité qualifiée » bénévole : « Je dois beaucoup à ce réseau, il ne faut pas oublier d'où l'on vient. »